

Théorie générale de la population (II — Biologie sociale), par ALFRED SAUVY. Un vol., 5³/₄ po. x 9, broché, 397 pages — LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE, 108, boulevard Saint-Germain, Paris, 1954

Jacques Henripin

Volume 31, Number 4, January–March 1956

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002754ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1002754ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (print)

1710-3991 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Henripin, J. (1956). Review of [*Théorie générale de la population (II — Biologie sociale)*], par ALFRED SAUVY. Un vol., 5³/₄ po. x 9, broché, 397 pages — LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE, 108, boulevard Saint-Germain, Paris, 1954]. *L'Actualité économique*, 31(4), 633–636. <https://doi.org/10.7202/1002754ar>

qui se trouvent hors de notre portée autrement. On a souvent cité sous ce rapport le cas assez spectaculaire pourtant de l'énergie atomique: sans «contrôles à distance», toute cette industrie devient impossible. Et les investissements réalisés dans l'industrie atomique sont vraiment des investissements induits par l'apparition des appareils de contrôle. Il y a plus: même dans les secteurs traditionnels, il n'est pas impossible d'imaginer, entre autres, des cas où l'abaissement du coût unitaire permis par le recours aux mécanismes automatiques, joint à une élasticité élevée de la demande, pourrait se traduire par une augmentation réelle de l'emploi. En somme, la discussion à partir des statistiques de l'emploi dans les seules industries qui produisent les mécanismes de contrôle est intéressante, valable, mais quand même trop partielle pour fournir une réponse au problème soulevé.

En ce qui concerne la force de travail, M. Goldfinger ne dit pas non plus toute l'histoire. Il base sa discussion sur le rythme d'accroissement de la force de travail sans parler de l'évolution de la population totale elle-même. Ce qui est important, en effet, c'est le rapport de la population active à la population totale. Si la population totale augmente plus vite que la population active, il pourra bien y avoir pénurie de main-d'oeuvre, du moins pendant une période. Et il semble bien que ce soit le cas aux États-Unis, actuellement, par suite de la conjugaison des effets du taux de natalité très bas de la crise de 1929 à ceux du taux extrêmement élevé de l'après-guerre. Et cela sans parler de la tendance à la prolongation de la scolarité et de la politique de retraite hâtive.

En tout cas, malgré leurs bases étroites, les discussions de M. Goldfinger appertent, dans la masse de la littérature portant sur l'automatisation, des données nouvelles et surtout une façon d'aborder les problèmes qui nous repose des généralités, toujours les mêmes, mais sans cesse réécrites depuis deux ans. Espérons qu'un tel exemple sera suivi et que nous pourrons bientôt disposer d'enquêtes exactes afin de préparer immédiatement les mesures devant faciliter autant que possible l'intégration de la nouvelle technologie.

Pierre Harvey

Théorie générale de la population (II — Biologie sociale), par ALFRED SAUVY. Un vol., 5 $\frac{3}{4}$ po. × 9, broché, 397 pages. — LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE, 108, boulevard Saint-Germain, Paris, 1954.

La pensée que nous livre Alfred Sauvy dans les deux volumes formant sa «Théorie générale de la population» ne se divise pas — et l'auteur en est bien conscient — aussi facilement, aussi mécaniquement que le laissent entendre les titres particuliers de chaque volume: I: «Économie et population» et II: «Biologie sociale». Les problèmes économiques se retrouvent dans le deuxième tome, de même que le premier contient des éléments essentiels de la biologie sociale. C'est surtout la technique employée et les facteurs considérés qui différencient les deux parties de cette somme sociale.

Avec autant de maîtrise que d'énergie, A. Sauvy nous amène rapidement à partager ce qui nous semble être sa préoccupation majeure, énoncée à la fin du

deuxième volume: « . . . les questions les plus sérieuses, intéressant le plus directement le bien-être des hommes, sinon leur vie, sont à peu près ignorées de l'opinion agissante . . . ou traitées *de plano*, sans connaissance des données de faits les plus sûres, . . . ce qui permet au sentiment d'édifier librement ses grandioses palais de rêves ».

Quelles sont ces questions? Celles du nombre des hommes sans doute (population optimale), du rythme de leur croissance et du bien-être économique en résultant; mais aussi certains problèmes analysés dans le deuxième volume et qui conditionnent largement le bien-être et la vie des hommes.

La matière traitée ne se laisse pas cerner facilement: « la science de la population est partout et nulle part », nous dit l'auteur (p. 335); de plus, d'autres soucis didactiques ont eu la priorité sur le caractère logique de la structure de l'ouvrage. Celui-ci est une présentation vivante, dans un style dru et imagé, de ce que l'on sait sur les principaux problèmes de population. L'auteur y ajoute une contribution personnelle importante et des réflexions inattendues, résultat des méditations remarquablement riches et originales que lui ont valu de nombreuses années de patiente observation et d'analyse fructueuse dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle sort des sentiers battus. Les résultats en sont un suffisant témoignage.

On peut répartir cette matière sous trois titres: critique de l'analyse économique pure; problèmes de biologie sociale; politique et doctrine.

Critique de l'analyse économique pure: l'analyse théorique des relations entre la population et le bien-être semble bien pécher par excès de « prudence »: elle oppose à l'avantage statique possible d'une population plus nombreuse un désavantage: les investissements démographiques à réaliser pour atteindre ce niveau de population. Or, ces investissements sont coûteux: écoles, routes, logements, équipement agricole et industriel, etc. (voir premier volume). De sorte qu'on est rapidement amené à renoncer à une croissance qui devient vite coûteuse. L'observation des faits semble cependant conduire à des doutes sérieux sur l'application de cette théorie strictement économique. En effet, on observe une corrélation positive entre accroissement de la population et accroissement du bien-être général et l'on est fort tenté de croire que c'est le premier phénomène qui cause le second. Non pas qu'une très forte croissance ne puisse être un obstacle à un progrès économique; mais le rythme optimal de croissance semble être supérieur à celui que détermine le calcul économique; de plus les populations à très faible croissance n'ont pas bénéficié des avantages économiques qu'eût dû leur assurer ce comportement démographique apparemment favorable. L'exemple de l'Espagne, de l'Irlande (à comparer au Danemark), de la Gascogne en France (à comparer à la Bretagne) et bien d'autres posent des points d'interrogation qui devraient inquiéter l'analyse économique pure (voir chapitre II).

Sauvy pense (chap. III) que si le facteur économique est nécessaire à l'explication de la relation population-bien-être, on n'a de chance de s'approcher de la réalité qu'en faisant intervenir d'autres facteurs, notamment certains ressorts psychologiques: une pression démographique qui ne dépasse pas une certaine

intensité pousse l'homme à dominer la nature et force ainsi le progrès économique. Telle serait l'explication et du succès étonnant des Hollandais et — à l'inverse — du décevant retard des Français. Il faut cependant être prudent: comme pour l'athlète au saut en hauteur, il ne faut pas que l'effort à fournir soit trop grand à la fois. D'où la notion d'un rythme optimal de croissance. Celui-ci est toujours plus rapide que l'indiquent les seuls facteurs économiques (p. 45). Il reste possible évidemment qu'une croissance trop rapide constitue un obstacle sérieux au développement économique.

Problèmes de biologie sociale: Signalons, au sujet des phénomènes étudiés, les plus importantes observations. Le chapitre IV est consacré au vieillissement des populations: la proportion croissante des personnes de plus de 60 ans (en 1980, en Angleterre: 21 p.c.) grève les classes actives de plus en plus, sans compensation totale par la diminution de la population des jeunes. L'auteur voit deux moyens principaux de supporter le poids qui en résulte: prolongement de la vie active et progrès technique soutenu. Les attitudes plus affectives que sages, sur ce sujet, sont démasquées.

L'examen des facteurs de la vie et de la mort est ensuite entrepris. Pour cette dernière, notons qu'au-dessus d'un certain niveau de vie, les conditions économiques ont une faible importance (chap. V). L'analyse de la fécondité est plus complexe. L'auteur montre d'abord que, quelle que soit la mortalité, la fécondité «naturelle» assure une très forte croissance (chap. VI). Mais la fécondité, dans les populations évoluées, est volontairement limitée; voilà la grande inconnue de l'évolution future de la population. D'après les calculs de Louis Henry, 70 p.c. environ des naissances possibles ne surviennent pas, dans les populations évoluées, à cause de la stérilité volontaire. Les facteurs en cause sont analysés (chap. VII). A. Sauvy est convaincu que les pouvoirs publics doivent intervenir pour assurer un peuplement souhaitable (chap. VIII).

Le chapitre X traite de la famille: un optimum est cherché et l'étonnant redressement moderne est signalé. La population mondiale et les positions optimistes ou pessimistes prises à son sujet sont étudiées au chap. XI. Vient ensuite l'examen du surpeuplement possible des territoires aménagés (chap. XII), puis des pays sous-développés (chap. XIII). Ce dernier problème est posé avec une clarté remarquable, de même que les solutions démographiques ou économiques à envisager. L'auteur est franchement anti-malthusien (voir plus bas), mais ne refuse pas une politique de diminution de la natalité au besoin et en précise les conditions d'efficacité.

La répartition géographique et les migrations spatiales font l'objet des deux chapitres suivants. Puis, les chapitres XVI et XVII traitent des «migrations» professionnelles et sociales. L'auteur insiste sur la nécessité d'intervenir pour équilibrer la population professionnelle «offerte» et la population «demandée». Il signale en particulier le danger de voir la promotion professionnelle l'emporter sur le progrès économique. Un déséquilibre peut être cause de chômage chronique.

Les chapitres suivants font largement appel aux phénomènes sociologiques: coexistence de plusieurs populations et évolutions possibles (chap. XVIII); conditions d'adaptation et d'assimilation des immigrés (chap. XIX).

La qualité des individus intéresse aussi la science de la population. Rappelant la « menace » de dégénérescence que certains savants, à la suite de Galton, ont laissé planer sur l'avenir de l'humanité (p. 337), puis évoquant les moyens préconisés pour améliorer la qualité des hommes, A. Sauvy se montre très prudent. Le conflit entre la quantité et la qualité est malheureusement à peine signalé; l'auteur eût sans doute eu des observations intéressantes à communiquer.

Enfin, le chapitre XXI traite des relations de cause à effet possibles entre la population et la guerre.

Doctrines et politique: On trouve au chapitre IX une étude pénétrante de l'*esprit malthusien* que l'auteur définit: «Le malthusien redoute l'excès; placé devant deux grandeurs différentes qui devraient être à niveau, il songe instinctivement à ramener la plus grande à hauteur de la première». Le malthusianisme, qui ne s'identifie pas avec l'égoïsme, est une façon de concevoir l'existence (p. 158). Les formes que prend cette «façon d'avoir raison et plus souvent de se tromper» sont dépistées et des exemples sont évoqués: même le langage est atteint.

Différente est l'attitude officielle soviétique (chap. XXII), du moins pour le moment. Car la doctrine et la politique ont subi de nombreux renversements qu'il est difficile d'expliquer sans faire intervenir un certain opportunisme (p. 362 à 364). L'auteur tente aussi d'expliquer les motifs du secret statistique — tout en le condamnant, il va sans dire.

L'ouvrage se termine sur la politique de population. Préoccupé par l'action, Sauvy insiste sur la nécessité d'une telle politique et en examine les principaux points: d'abord la lutte contre la mortalité, objectif qui ne peut qu'être limité mais qui doit viser au moins à réduire les différences sociales; autre point essentiel sinon le plus important: l'orientation de la natalité. L'allocation familiale n'est pas nécessairement «nataliste»: dans certaines circonstances, elle peut susciter une «conscience de l'enfant» qui incite les parents à se soucier de la qualité de leurs enfants et conséquemment à en limiter le nombre. La puissance publique doit aussi voir à la répartition géographique et à l'ajustement de la population professionnelle demandée et offerte. Une remarque nous a particulièrement frappée: «La politique économique doit constamment lutter contre un éventuel surpeuplement, générateur de chômage permanent et d'oppression des sans-propriété. Pour accroître le nombre des emplois, il importe d'agrandir le territoire (au figuré) par l'aménagement, à base d'investissements processifs» (p. 382).

Il nous est impossible de rendre compte de la vigueur de l'exposé, du style vivant, heurtant, semé d'inattendu. La perspicacité de certaines remarques ne peut non plus être évoquée. Nous pensons par exemple à certaines remarques concernant les illusions et l'insuffisance — au point de vue de la justice sociale — d'un système d'enseignement gratuit (p. 299). Peut-être cependant la simple présentation des problèmes étudiés aura-t-elle donné une idée de l'importance de la contribution d'A. Sauvy à la connaissance des sociétés et des moyens d'accroître le bien-être et la valeur des hommes.

Jacques Henripin